

sens que je ne puis souffrir en moi. Je puis, avec son secours, me corriger ; je puis devenir calme et serein ; je puis modérer mes désirs, souffrir avec patience mes chagrins, me contenter de mes moyens et de mes succès, vouloir et faire ce que Dieu veut et ce que je veux moi-même. Une pensée m'accable : c'est que j'ai formé plus d'une fois les mêmes résolutions, et toutes ces espérances de changement se sont évanouies en quelques jours. Mais cette triste expérience, au lieu de me fournir la preuve que mes efforts sont inutiles, me fournira les précautions qu'il faut employer pour en assurer l'utilité. Je veillerai sur moi-même dans les plus petites choses ; je me défendrai des plus petits manquements ; ce sont les petites fautes qui entraînent les grandes. Je m'humilierai, je me soumettrai, je me calmerai, je me fortifierai. Quelle que soit la force de mon naturel, il faudra bien qu'elle cède ; oui, Dieu m'entend, il faudra qu'elle cède...

27 *Janvier* 1824. — Si tu n'étais pas à Paris avec ce que j'ai de plus cher au monde, je serais Suisse de cœur et d'âme. Ce pays unique qui réunit tout ce qu'on peut trouver ailleurs de grand, de riche et de beau ; cet heureux coin de terre où règnent encore la paix et la tranquillité, au milieu de l'inquiétude et de la tristesse générale ; et pour nous en particulier, cet accueil si bon, si amical que nous avons reçu à Genève, accueil que nous devons bien

moins à nous-mêmes qu'au nom que nous portons ; enfin ces parents, ces amis que nous y laisserons et que nous n'oublierons pas, comme j'espère que nous n'en serons pas oubliés, — tout cela m'attache toujours plus, et me touche toujours plus vivement, à mesure que je sens approcher la fin de mon séjour, mêle quelque tristesse à la joie de mon départ, et ne me laissera pas retourner à Paris sans regarder de temps en temps en arrière vers cette belle Suisse. Tu ne blâmeras pas ce sentiment : je me croirais léger et indifférent, si je n'étais pas attaché à la Suisse, si je n'avais pas le sincère désir de la revoir un jour ; et nous avons été accueillis de telle façon à Genève, que nous la quitterions avec ingratitude, si nous la quittions sans regret. Je ne sais pas lire dans l'avenir ; mais je crois certain que ces impressions sont trop profondes maintenant pour se dissiper, que je n'oublierai point cette seconde patrie et cette seconde famille, et que je me trouverai toujours heureux d'y revenir, soit pour revoir la Suisse, soit pour m'y établir...

*Genève, Juin 1824.* — Je jouis de pouvoir enfin me donner le plaisir de t'écrire, chère maman, et je ne jouis pas moins des quelques mots que tu as mis dans la lettre d'E. qui nous prouvent que tu es *défâchée*, car il était trop dur de penser que depuis deux mois tu fusses fâchée contre nous, ou du moins que tu choisisses pour nous écrire les mo-